

VESNA ELEZ
ALEXANDRU MATEI
SANDRA LEMEILLEUR

**VOCABULAIRE DES AFFECTS
OU RÉINVENTER LE RÉEL.
ESPACES CENTRAUX, ESPACES PÉRIPHÉRIQUES**

Au fil des mois, notre dossier sur *Le Vocabulaire des affects* a pris de l'ampleur. Proposé d'abord aux participants d'un colloque international organisé à l'Université « Ovidius » de Constanta, ce dossier réunit maintenant non seulement des chercheurs venus de plusieurs horizons et domaines des sciences humaines, mais également, et c'est peut-être plus important, d'objets exigeant une connaissance de nature affective.

Notre contemporain semble marqué par un usage récurrent du vocabulaire des affects. Qu'il s'agisse de la littérature, des arts, de l'histoire, des médias, de langage tout court, nous sommes au cœur d'une « affectologie » qui commence à peine à imposer ses noms. Le discours des affects, du corps, de tout ce qui ne se donne désormais plus comme expressément intellectuel, n'est pas nouveau en sciences humaines. Il est devenu, en revanche, incontournable, une fois que les promesses de progrès faites par les idéologies ont échoué et que tout un pan de pensée post-structuraliste a fait valoir non seulement une ontologie des multiplicités, mais de multiples modes d'existence. De *La vie énigmatique des signes* (Patrice Maniglier, 2006) au réseau de la théorie de l'acteur-réseau de Bruno Latour, l'influence des affects dans les jugements théoriques, esthétiques, littéraires ne peut plus être mise en doute.

L'intérêt pour l'histoire culturelle contemporaine en termes d'affects/émotions/sensibilités est très vif : le numéro spécial de la revue *Vingtième siècle*, « Histoire des sensibilités au XX^e siècle », 2014, en fait l'état des lieux pour la France notamment. Le travail de Frédéric Lordon (*La Société des affects. Pour un structuralisme des affects*, 2013) montre que l'appel aux émotions est incontournable pour la dynamique du capitalisme contemporain. De son côté, Lauren Berlant lance des concepts tels que « cruel optimism » ou bien « unfeeling » (« Structures of Unfeeling : Mysterious Skin », 2015) pour traduire l'éthos de l'intimité dans le monde occidental post-idéologique et de la crise.

Pour le dossier thématique proposé dans le numéro 5 de la revue *Dacoromania litteraria*, on entend focaliser cette réflexion sur les particularités à la fois culturelles et locales de l'usage du vocabulaire des affects. La dialectique entre les rythmes historiques (ceux du social, du collectif) et les rythmes de vie (des vécus individuels, des corps, des micro-subjectivités) semble avoir décisivement marqué

la pensée des sciences humaines, et leurs méthodologies. L'enrichissement du vocabulaire théorique des affects ne pouvait pas rester à l'écart de l'intensification de la dynamique de réseau culturel : les rapports dynamiques entre les centres et les périphéries et l'instabilité de ces deux identités elles-mêmes ; les rapports espace culturel national/régional et espace mondial sous-tendus par la transgression des frontières comme présumé central ; la redistribution discursive des sciences humaines, alors que les neurosciences et le numérique envahissent le discours des sciences humaines tout en remettant en question ce qu'on pourrait appeler la culture (nationale ou régionale) des méthodologies.

Il est évident que, parmi les articles réunis dans ce dossier, ceux qui portent sur la littérature dominant. Ce sont des textes de deux types. D'une part, Vesna Elez, Richard Spitteri, Ioana Bican et Hajer Tabakh s'appliquent à faire valoir la mise en langage de certaines émotions/ certains sentiments définitoires pour les personnages de Jean-Philippe Toussaint, Maurice Ciantar, Mircea Cărtărescu et Marie N'Diaye. Il y aurait ainsi des écrivains « euphoriques », Cărtărescu et Ciantar, et des écrivains « dysphoriques », N'Diaye et Toussaint. L'essai d'Hajer Tabakh attire l'attention sur la souffrance amoureuse dans l'œuvre de Marie N'Diaye. Elle met en scène l'envers du sentiment amoureux qui, lorsqu'il n'est plus réciproque, devient un véritable supplice. Une rupture amoureuse provoque des plaies psychiques qui affectent le corps de ses héroïnes. La somatisation des chocs affectifs révèle l'amour en tant que souffrance – son procédé narratif reflète la béance de ces plaies vives qui ne cicatrisent pas. Sa vision du sentiment amoureux est plus radicale et parfois extrême, sans pourtant être moins authentique.

Amalia Cotoi, Daiana Gârdan et Gabriela Glăvan, tout en faisant appel à des analyses quantitatives, s'efforcent de cartographier une sorte d'« affectométrie » des romans roumains parus dans l'entre-deux-guerres, notamment en rapport avec les tendances analytiques qui marquaient le roman occidental – dont celui français reste à l'époque le plus important. L'article de Gabriela Glăvan sur Max Blecher représente une contribution essentielle non seulement à la connaissance de cet écrivain majeur de la littérature roumaine moderne, mais aussi au paradigme du « care », dont le livre récent d'Alexandre Gefen (*Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*) sur la littérature française contemporaine fait état.

Christian Boltanski et Valérie Mréjen sont les artistes dont l'œuvre est analysée par Nicole Piétri et Valérie Cavallo respectivement, et leurs contributions sont d'autant plus importantes que, s'agissant d'affects, les figures visuelles offrent, par rapport aux figures rhétoriques, des modes de perception différents et, par conséquent, une richesse que seule une perspective anthropologique sait donner des traces que les affects laissent/ impriment sur les pellicules fines du réel.

Pour Laura Marin et pour Alexandru Matei, c'est le luxe de la pensée en miettes de Roland Barthes qui attire par ses qualités suggestives et par sa diversité. La colère comme figure – ou bien comme mode – du neutre, et respectivement le rapport entre l'écriture et les figures de l'histoire contemporaine, en tant qu'actuel/

inactuel, font de l'œuvre barthésienne une source essentielle d'« affectologie » contemporaine.

Enfin, le texte d'Alain Mons se veut une clef de voûte de toute tentative pour réinventer le vocabulaire des affects en ce début de siècle. Son sous-titre « opacité des affects » dit en même temps la difficulté de nommer, donc de faire exister les affects, et leur valeur de « liant » entre ce qu'on perçoit et ce qu'on sait. Entre sensibilités et pensées. Le fait que son texte s'inspire en partie de l'exceptionnelle enquête entreprise par Giorgio Agamben dans l'ontologie occidentale ne fait que confirmer ce que nous savons peut-être depuis le début du XX^e siècle, d'abord avec Henri Bergson, puis avec Walter Benjamin, puis avec Martin Heidegger, pour arriver à Gilles Deleuze et à Bruno Latour (quoique d'une manière lointaine dans son cas) : il n'y a pas eu, dans la modernité, un oubli de l'être, comme on sait bien qu'accuse Heidegger, mais un oubli de penser le rapport, le « comme », le passage entre l'essence et l'existence, et dont l'ontologie qu'Agamben appelle « modale » rend compte. Poursuivant une allégorie qui ne révèle son sens qu'à la fin de *L'Usage des corps* (2014 ; traductions françaises 2015 et 2016, Seuil), le philosophe italien démontre que le corps, en tant qu'« esclave » de l'esprit, n'en est pas séparé, mais bien que, en dernière instance, le corps n'en est qu'un mode.

C'est peut-être avec Agamben que toutes les lignes de force du vocabulaire des affects se nouent dans un vide apparent :

Dans la formule qui exprime le thème de l'ontologie : *on he on, ens qua ens*, « l'être comme être », la pensée s'est attardée sur le premier *ens* (l'existence, le fait que quelque chose soit) et sur le second (l'essence, ce qu'est quelque chose), mais a laissé impensé le texte médian, le *qua*, le « comme ». [...] Restituer l'être à son comme signifie le restituer à sa com-moditas, c'est-à-dire à sa juste mesure, à son rythme et à son aise (commodus, qui en latin est à la fois adjectif et nom propre, a précisément ces différents sens, et *commoditas membrorum* désigne la proportion harmonieuse des membres). En effet, un des sens fondamentaux de « mode » est celui, musical, de rythme, de juste modulation.

Ce qui nous amène à l'image d'un Moyen Age lisse, autour d'un roi qui fait comme une table rase tout autour de lui, selon la lecture que Roland Barthes fait de l'*Histoire de France* de Jules Michelet : « Voyez par exemple le roi de France au Moyen Age : sa force vient de son vide, entendez de 'son lisse', de cette sorte d'état supérieur où en lui mille forces, mille hérédités s'annulent les unes les autres, dégageant de l'accident une insignifiance générale et délectable. » (Roland Barthes, *Œuvres Complètes*, I, Paris, Seuil, 2002, p. 309). Le lisse comme « mode » d'être, ce n'est qu'un affect, mais cet affect n'est pas un accident, mais le « comme » de l'être. Le vocabulaire des affects, ce n'est qu'un vocabulaire modulaire, ce sont les noms de toutes les « hypostases » que le réel nous laisse apercevoir, à condition que nous sachions nous mettre en disposition. Mais, si Barthes évoque encore une fois le vocabulaire aristotélicien, celui de l'essence et de ses accidents, Agamben est celui qui attire l'attention sur le besoin d'y

échapper. Le « vide » sacre qui annule les forces qui s'opposent, c'est la relation, le « qua », la forme de vie qui, libérée des carcans de l'ontologie tabulaire et « oppositionnaliste », exprime la vie. C'est peut-être ainsi qu'il faut lire cet échantillon de « vocabulaire des affects ».